



Compte rendu

Conférence Femmes de l'Église évangélique réformée de Suisse Journée thématique 2021

Berne, 26 mai 2021

À l'occasion de la journée thématique de la Conférence Femmes, plus de 40 participantes se sont réunies virtuellement pour approfondir le thème « Croire au temps de la crise climatique » sous différentes perspectives théologiques, économiques et politiques. C'est la première fois qu'une journée thématique était organisée en collaboration avec les Femmes protestantes en Suisse (FPS), le Forum für Zeitfragen de l'Église évangélique réformée de Bâle-Ville, et œco – Églises pour l'environnement.

« Réenchanter notre relation à la Création : une approche écospirituelle »

Le sociologue et écothéologien Michel Maxime Egger a mis au centre de son exposé les idées de l'écothéologienne américaine Joanna Macy. Celle-ci considère que nous sommes arrivés à un tournant de l'histoire humaine. Dans cette situation marquée par la peur et l'incertitude, trois possibilités s'offrent à l'être humain :

1. Business as usual : selon Egger, c'est encore la posture dominante à l'heure actuelle. On espère que la science trouvera une solution au problème.
2. Désagrégation : la peur, la tristesse, la colère, l'impuissance règnent et font le lit des populismes.
3. Changement de cap : Macy parle ici de l'espérance en mouvement. L'effondrement est là, il faut à présent aspirer à un changement vers une société qui protège la vie. L'enjeu est une réharmonisation avec la nature au sens d'une « transition » (du latin « aller au-delà »). Cela va plus loin que la notion du développement durable. Il s'agit plutôt d'une résurrection et d'une nouvelle vie (comme à Pâques).

« La crise écologique [est] le moment du jugement, du discernement, de la décision » affirme Egger. Il ne s'agit pas simplement de vivre, mais de choisir une vie reliée au vivant humain et autre qu'humain.

Pour opérer ce changement de paradigme, les réglementations légales sont nécessaires et bonnes. Cependant, cette écologie extérieure ne va pas aux racines du problème. Nous devons donc aller au-delà de la « sauvegarde de la création », ce qui nous est demandé est un changement fondamental, qui ne soit pas seulement horizontal, de l'ordre du « faire ». Nous avons besoin d'une inversion radicale, culturelle, psychologique et spirituelle. « Il [...] manque une verticalité, une profondeur, de l'ordre de l'être. », souligne Egger. Nous devons trouver une écospiritualité, une écologie intérieure. Il s'agit de restaurer l'unité entre Dieu, la création et le cosmos. Car aujourd'hui, Dieu le Créateur et la nature en tant que création sont considérés séparément, comme appartenant à différentes sphères. « L'exploitation de la création par le système économique dominant repose sur une vision réductrice, dualiste, désacralisée, anthropocentrique, patriarcale de la nature. »

Dans la suite de son exposé, Egger a présenté trois regards possibles sur la nature. Dans la vision théophanique, tous les êtres vivants sont des manifestations de Dieu et des reflets de son amour. La création apparaît ainsi comme un lieu de connaissance de Dieu. Dans le panthéisme, toute la nature est non seulement une image de Dieu, mais aussi le lieu de sa présence. Selon Egger, il s'agit d'une approche issue de la tradition orthodoxe, mais qui existe aussi dans la tradition réformée. Tout est en Dieu, mais tout n'est pas Dieu. La création obéit à des lois physiques et est la demeure des humains, mais aussi de Dieu. Ce qui appelle une attitude de respect (la nature a une valeur intrinsèque), d'émerveillement (la création est bonne et belle) et de gratitude (pour la terre qui nous est offerte). Du point de vue anthropologique, ces approches changent aussi le regard de l'être humain. Celui-ci s'est placé jusqu'ici au centre et au-dessus de la nature. Nous devrions prendre congé de cette vision despotique et de toute-puissance. Comme l'a expliqué Egger : l'être humain doit être un « microcosme », petit cosmos faisant partie de toute la création. Nous sommes toutes et tous enfants de Dieu et de la terre. L'être humain est le jardinier de la création et de son intérieur à lui (adamah, notre terre intérieure), il est au service de la terre. Il en découle humilité, douceur, autolimitation, et une sobriété joyeuse. Egger souligne toutefois que cette prise de conscience ne doit pas nous mener à un biocentrisme : l'être humain occupe toujours une place spécifique, reste l'image de Dieu. Nous ne sommes pas supérieurs à la création, mais nous devons en prendre soin.

« Apprendre à aimer la terre. Une petite histoire de la théologie féministe »

Le deuxième exposé de la journée thématique a été proposé par la théologienne féministe et pasteure zurichoise Tania Oldenhage. Elle a présenté quelques moments de l'histoire de la théologie féministe à partir de son expérience personnelle.

Düsseldorf 1985 : c'est à cette époque qu'Oldenhage découvre pour la première fois l'écothéologie lors de la journée des Églises en Allemagne (Deutscher Kirchentag). L'intervenante a fait une brève synthèse de la conférence prononcée alors par Dorothee Sölle : le discours chrétien sur Dieu porte une part de responsabilité dans la catastrophe écologique. Si nous traitons le monde de cette façon, c'est parce que nous nous imaginons Dieu isolé de lui. Oldenhage a résumé l'objectif de l'écothéologie selon Sölle par cette idée : apprendre comment nous pouvons mieux aimer la terre. Les féministes des années 1970 avaient déjà remis en question le dualisme nature et culture et femme et homme. Pendant longtemps, les femmes se sont vu assigner la place du côté de la nature, connotée négativement (seulement travail de care). Tout ce qui touchait à la nature était de moindre valeur. Comment pouvons-nous parler de Dieu sans dévaloriser la nature ? L'héritage du XX^e siècle était un Dieu transcendant : Dieu et le monde sont séparés (ainsi, nul ne peut s'approprier Dieu). Ohio 2000 : Oldenhage a évoqué de nombreuses avancées de l'écothéologie dans le monde entier. Elle a été particulièrement marquée à l'époque par la métaphore de Sallie McFague : « Le monde comme corps de Dieu ». Elle voit dans la métaphore du corps un symbole de la vulnérabilité de la terre. Dieu dans un corps matériel ? À l'époque, cette pensée était une grande provocation. On était sceptique à l'idée de concevoir Dieu et la nature comme un tout. Parmi les autres représentantes de l'écothéologie féministe, Oldenhage a également mentionné des femmes comme Elizabeth A. Johnson, Brigitte Kahl et Catherine Keller.

Suisse 2019 : Pour finir, Oldenhage a évoqué la genèse d'une édition de la revue FAMA proposant des articles du Botswana consacrés à l'écothéologie. La conférencière a terminé par la conclusion suivante : « La catastrophe écologique qui nous frappe aujourd'hui n'est pas simplement un thème parmi de nombreux autres. Le changement climatique est le contexte omniprésent et menaçant dans lequel s'inscrivent les différents problèmes sociaux de

notre temps : racisme, sexisme, violence postcoloniale, fuite et migration, la dévalorisation du travail de care, et finalement aussi les conséquences de la pandémie de Covid-19. Aujourd'hui, le travail d'analyse sur ces interactions est effectué par des théologiennes dont les familles et les communautés sont directement touchées par la « catastrophe écologique », et pour lesquelles une théologie portée par les femmes et par la préoccupation de l'environnement n'est pas un chapitre parmi d'autres, mais revêt une importance vitale. »

Mot de salutation de la part du Conseil de l'EERS

Ruth Pfister, en sa fonction de membre du Conseil de l'EERS, a salué l'assemblée. Elle a déclaré que face à la crise climatique, « nous avons tendance à nous sentir petits et insignifiants. Le désespoir et le fatalisme peuvent parfois nous envahir. Comment pouvons-nous alors encore croire en Dieu ? » Une crise peut, cependant, aussi être une opportunité, a-t-elle souligné. Dans ce sens, Ruth Pfister a rappelé que c'est au milieu de la crise de la croix que Pâques est survenue. « Nous ne sommes pas condamnée à la passivité face à cette crise, nous pouvons y répondre activement, mû par la foi, nous sachant accompagnés par Dieu qui nous donne la force même au milieu de cette crise. » Elle a insisté sur le caractère spécifique de l'Église dans cette crise. Celle-ci met en relation la question du climat avec l'Évangile, et y puise ainsi force et confiance pour affronter la crise.

Ateliers

Dans la suite de la conférence, les participantes ont pu choisir entre quatre ateliers. La pasteure Sarah Bach a exploré avec son groupe la question de savoir comment être à la fois activiste climatique et pasteure. La théologienne Megan Bedford-Strohm s'est intéressée aux femmes, à la foi et au changement climatique dans le Sud. L'ancienne conseillère nationale Anne Mahrer a présenté la démarche juridique des Aînées pour la protection du climat. Quant à la théologienne Luzia Sutter Rehmman, elle a examiné la crise climatique dans le contexte biblique.

Tables rondes animées par Jeannette Behringer

Table ronde n° 1 avec Michel Maxime Egger et Tania Oldenhage

Les panélistes ont déclaré que l'écothéologie féministe devrait enrichir la théologie « verte ». L'humilité, la compassion et la responsabilité sont encore trop souvent attribuées aux femmes. Mais la situation devient de plus en plus complexe, et il serait temps d'abandonner le schéma de réflexion homme-femme. Maxime Egger a indiqué : « L'écoféminisme ouvre grand les portes aux impacts et aux approches interculturelles. » Maxime Egger et Tania Oldenhage ont fait valoir que la crise climatique devrait être abordée de manière globale. Les êtres humains devraient se sentir reconnectés avec la terre.

Le changement climatique, ont-ils insisté, ne peut pas être compris uniquement de manière intellectuelle. Au sein des Églises, comment pourrions-nous y parvenir ? Maxime Egger a acquis des expériences positives à cet égard, en travaillant par exemple en atelier et en laboratoire. Il faut être créatif et oser des choses nouvelles, car : « la sauvegarde de la création ne suffit pas. C'est trop anodin et ne suffit pas pour réaliser un changement », Tania Oldenhage a suggéré qu'une personne aux convictions féministes participe à chacun des ateliers de Maxime Egger. « Les gens ne connaissent plus grand-chose de nos références chrétiennes », ainsi l'explication de Maxime Egger. Il a conseillé d'adapter le langage et d'aller chercher les gens là où ils en sont. Tania Oldenhage a exigé que la théologie féministe soit associée à différentes expressions artistiques afin de pouvoir atteindre plus rapidement un plus grand nombre de personnes.

Table ronde n° 2 avec Rita Famos, Anne Mahrer et Josef Jenni

« L'Église réformée possède un grand potentiel pour la dissémination. Dans le contexte de l'annonce, nous pouvons semer la bonne graine », a déclaré Rita Famos au début de la

table ronde finale. La mission de l'Église face au changement climatique consiste à amener les membres à dialoguer les uns avec les autres et à faire usage de réseaux présents et nouveaux. Josef Jenni, entrepreneur, a souligné que la protection de l'environnement est aussi une question éthique. Les actions concrètes devraient être plus importantes que les mots. « Nous devons aborder le changement climatique avec une logique factuelle. Il ne suffit pas de connaître les faits, il faut que notre comportement change ». Anne Mahrer, militante de longue date, croit en la collaboration intergénérationnelle. L'organisation « Aînées pour la protection du climat », dont elle est la vice-présidente, a une requête en matière de protection du climat auprès de la Cour européenne des droits de l'homme CEDH. Aux Pays-Bas, la Cour suprême a donné raison à une requête similaire. Des actions similaires sont également en cours en Allemagne, au Portugal et en France.

Les participantes et participants à la table ronde ont convenu qu'une sorte d'éthique de l'énergie était nécessaire : il est grand temps d'en finir avec le « plus haut, plus vite, plus loin ». « La condition d'être une créature parmi d'autres était déjà une pensée des réformateurs, mais cette pensée a été totalement oubliée », a déclaré Rita Famos à la fin de sa présentation du récent document de l'EERS sur les trois objets environnementaux (votation en juin 2021). Rita Famos s'est prononcé contre les accusations et culpabilisations de toutes sortes. En effet, l'Église ne doit pas rebuter la majorité de la population et doit prendre les inquiétudes des personnes au sérieux.

Pour en arriver à une société qui ne gaspille plus, Josef Jenni a proposé de « comprendre la charité de manière globale. » Rita Famos : « Je pense qu'il faut une pression écologique qui fasse souffrir les gens pour qu'ils agissent. La clé serait que chaque individu réalise qu'elle ou il fait non seulement partie du problème, mais aussi de la solution. »

Finalement, Anne Mahrer a demandé à toutes et à tous de prendre aussi en compte le côté positif du changement : La reconversion peut tout à fait créer de nouveaux emplois. En guise de conclusion, Jeannette Behringer, l'animatrice des panels, a appelé à s'engager avec courage et avec un esprit positif malgré le sombre tableau esquissé.